

CROIRE EN LA PROVIDENCE ?

Paul VALADIER

Il semblerait que nous assistions à une éclipse de la référence à la Providence, voire même à sa disparition. Pourquoi ? Faut-il s'en réjouir ou s'engager à penser malgré tout que l'histoire des hommes reste conduite par une volonté bienveillante, en dépit des apparences contraires ?

Il n'est sans doute guère de sociétés humaines qui, à travers leurs mythes ou leurs poésies, n'aient pensé que la vie des individus et des peuples était conduite par un dessein ou une fatalité que l'on pouvait plus ou moins déchiffrer. À moins que, comme chez les Tragiques grecs, on eût préféré penser que le destin aveuglait les hommes (Edipe), pour qu'ils vivent dans l'ignorance du caractère dramatique ou insensé de leur existence. On peut pourtant se demander si, de nos jours où les croyances à la fatalité restent fortes, comme le montrent le goût permanent pour l'astrologie et ses variantes, il est beaucoup de gens, même parmi les chrétiens, qui accordent quelque crédit à l'idée de Providence, donc à l'idée que Quelqu'un mène l'histoire.

Raisons d'une éclipse

On s'accordera sans peine en effet sur un constat : la référence à la Providence ne semble guère retenir l'attention des théologiens, et sans

Jésuite, philosophe, professeur au Centre Sèvres, Facultés jésuites de Paris ; auteur de *L'intelligence de croire*, Salvator, 2014.

doute pas non plus celle des prédicateurs, encore moins celle des philosophes, par exemple sous l'angle des philosophies

de l'histoire. En effet, loin de paraître sensée, notre histoire collective témoigne plutôt d'une immense incohérence. En conséquence, ce silence ou cette gêne s'expliquent assez bien, surtout après l'effondrement des idéologies qui fixaient un sens à l'histoire humaine et qui ont marqué la mentalité collective: qu'on pense à la conviction d'un inéluctable progrès des sciences et des techniques qui ne pouvait qu'entraîner avec lui une avancée intellectuelle et morale de l'humanité, donc à long terme atténuer, voire faire disparaître la violence entre les hommes; qu'on pense aux philosophies de l'histoire qui, souvent en accord avec la première option, décrivaient la situation présente comme une préhistoire qui serait dépassée dans l'histoire véritable de la liberté. Dans un cas comme dans l'autre, l'histoire concrète était vue comme travaillée et habitée par un élan plein de promesses, capable de dynamiser les efforts soit en sciences, soit en engagements politiques et révolutionnaires.

Est-il besoin de longues démonstrations pour constater non seulement le crépuscule de ces idéologies, mais leur décès pur et simple. Comment croire encore que l'histoire ait un sens, que celui-ci peut être déchiffré, ou encore qu'une Providence divine conduit cette aventure quand sciences et techniques nous inquiètent et que les soubresauts des sociétés ne semblent pas répondre à une logique repérable? À cet égard, l'effondrement de l'Empire soviétique a valeur « époqueale »¹, mis à part la subsistance d'une Chine communiste (?) et de quelques survivances archaïques du léninisme (Corée du Nord): triomphent désormais les lectures sombres de l'histoire. Tout sens assuré serait illusoire et, du coup, les volontés se défont, désespèrent ou s'abîment dans un présentisme vide et vain. Si vient à défaillir un sens collectif de l'aventure commune, comment ne pas pressentir aussi les retentissements sur la vie personnelle de chacun?

Mais il faut aller plus loin. Nous restons ébahis et paralysés devant des événements massifs dont nous avons peine à déchiffrer la signification. D'abord, même si le communisme, tenu par certains pour un horizon indépassable, semble n'avoir été qu'une courte parenthèse dans l'histoire des hommes (à peine soixante-dix ans), cette parenthèse pleine d'horreurs et de crimes que les hommes se sont infligés à eux-mêmes est exactement l'inverse de ce qu'elle se proposait de réaliser (avènement d'une société juste, sans classes et sans États).

1. De *epokhê*, « arrêt », « suspension ».

Avec la fin de cette utopie, on est dès lors en droit de s'interroger : la « vraie » histoire serait-elle donc celle de la violence et du mal, plutôt que celle de l'avancée vers un avenir radieux ? Irait-elle à rebours des attentes des siècles passés, au point de les faire apparaître comme des illusions infantiles ? Sous les espérances les plus hautes, se serait donc cachée une histoire de l'horreur, donc celle du nihilisme selon lequel les valeurs les plus hautes cachaient les valeurs les plus viles, si l'on reprend la lecture nietzschéenne du phénomène ? Mais, indépendamment de ces retentissants échecs qui après tout appartiennent au passé, le présent de la planète n'offre pas non plus un spectacle rassurant. On peut se demander si la mondialisation par la domination quasi universelle de la technique et de l'économie marchande va déboucher sur une humanité plus humaine ou plutôt sur une uniformisation redoutable, et même mortelle pour sa diversité. Mais qui peut prétendre « maîtriser » un tel phénomène ? Ne sommes-nous pas, dès lors, portés à admettre un destin aveugle, plutôt qu'une Providence bienveillante ?

À considérer les religions elles-mêmes, un même saisissement peut nous assaillir, car nous assistons, semble-t-il, à une double nouveauté surprenante. D'abord, à la mort annoncée des religions semble succéder leur regain de force et de puissance, ce qui constitue un désaveu de la plupart des grandes philosophies du XIX^e siècle. Or cette réaffirmation de soi se fait souvent sous une forme menaçante, pré-occupante, violente, notamment dans le cas de l'islam ou *des* islams, mais aussi dans celui des divers fondamentalismes, par exemple dans l'hindouisme, fondamentalismes qui n'épargnent pas non plus certaines sectes chrétiennes. Qui plus est, sur le terrain de l'islam, le djihadisme propose une version radicalement hostile aux diverses formes d'une modernité qu'on pensait inéluctablement acquise : critique de la démocratie, des droits humains, en particulier du statut de la femme, programme avoué d'éradication des impies, lien intime entre politique et religion, imposition de la pratique religieuse par la contrainte policière, lutte contre une civilisation dite occidentale et contre ses valeurs, même si sciences et techniques sont intelligemment utilisées pour faire régner domination et terreur, etc. Ici, l'histoire semble aller à rebours de toute attente : loin de s'orienter vers une entente pacifique entre humains et en particulier entre religions, tout laisse à penser que des forces nouvelles poussent à un « retour » offensif vers un moment prétendu glorieux de l'histoire, dans l'islam en particulier, par élimination de tout ce qui aurait « déformé » ces temps primitifs. Retour à

un archaïsme, illusoire dira-t-on, mais aussi et surtout nostalgie destructrice en vies humaines, en systèmes politiques, en traces culturelles de grand prix... Au lieu d'aller de l'avant, l'humanité serait-elle appelée à régresser vers des origines imaginaires ?

Du coup, on est en droit de s'interroger : y a-t-il quelque sens repérable non seulement dans ces flambées d'archaïsmes violents, mais encore dans une réislamisation de sociétés entières prises dans l'étau de législations et de mœurs d'un autre âge² ? Loin d'aller de l'avant, l'histoire humaine ne serait-elle pas animée par une pulsion, destructrice des « progrès » qu'on pensait acquis ? Question plus redoutable encore pour un croyant car, comme aurait dit un journaliste célèbre : Et Dieu dans tout ça ? Quelle est la volonté divine, s'il en est une, dans ces mouvements déconcertants de l'histoire ?

Impossible providentialisme

Une enquête historique même rapide montrerait pourtant que l'idée de Providence a connu des versions fort différentes les unes des autres. En gros, on peut distinguer, d'une part, ce qu'on appellera une théologie sobre de la Providence et, de l'autre, des systèmes englobants forts. D'un côté, et dans une perspective qu'on retiendra ici en une sorte de définition approximative, la Providence consiste à voir en Dieu Celui qui assiste sa création et tout particulièrement les humains, celui qui propose son aide gracieuse aux hommes en quête de leur salut, de la vie bienheureuse, de la justice et de la paix. On pourrait citer ici la thèse augustinienne selon laquelle ce sont deux amours au cœur des hommes qui font deux cités, l'amour de Dieu travaillant les humains au dépassement de soi, contre l'amour maléfique qui les porte à choisir les idoles mortifères (violence, mal, injustice...)³.

Mais, d'un autre côté, cette idée essentielle peut se couler dans des doctrines providentialistes qui prétendent déchiffrer des traces de cette assistance dans les événements eux-mêmes, et donc en venir à consacrer certains faits comme directement voulus par Dieu. Bossuet représente assurément ici le modèle d'un tel providentialisme quand

2. Il faudrait aussi s'inquiéter des poussées nationalistes de l'hindouisme qui avivent des tensions fortes contre les minorités religieuses en Inde, pour ne rien dire du bouddhisme au Myanmar qui ostracise les musulmans.

3. Saint Augustin, *La cité de Dieu*, livre V, ch. XXIV, *Œuvres*, tome XXXIII, p. 445, Bibliothèque augustinienne, Brepols, 1959.

il désigne les empires⁴, et notamment les monarchies, comme voulues par la divinité afin de protéger la religion (catholique) ; vision en un sens utilitaire de la Providence puisque celle-ci permet de justifier l'obéissance aux monarques, mais aussi de fustiger leurs injustices et leurs mondanités, ce que l'évêque de Meaux, on l'oublie trop, ne manque pas de faire. De la même façon et selon la même logique, un Joseph de Maistre, tout monarchiste qu'il soit, est bien obligé de reconnaître dans la révolution de 1789 « une affectation de la Providence », donc un dessein divin qui assume les violences révolutionnaires et les guerres en général pour amender la monarchie et préparer un régime politique et social plus juste. Dieu a donc voulu Robespierre, mais c'était en vue de donner une leçon sacrificielle à ceux qui n'ont pas fait à temps les réformes voulues. Il faut bien que des innocents soient sacrifiés pour la rédemption des coupables. Au fond, les philosophies de l'histoire à la mode hégélienne ne font que séculariser *cette* vision-là de la Providence, et non pas la première citée que nous avons faite nôtre⁵... « On ne saurait trop le répéter, écrit de Maistre, ce ne sont point les hommes qui font la révolution, c'est la révolution qui fait les hommes »⁶ !

Le péril de ces types de théologie providentialiste, on le voit, tient dans l'identification faite entre volonté divine (Providence) et événements historiques ; or ceux-ci, une intelligence moderne devrait en être convaincue, sont extraordinairement complexes : ils appellent donc une analyse fine de l'historicité considérée dans toutes ses dimensions. Ce que le P. Gaston Fessard appelait l'historicité surnaturelle⁷ (providentielle, si l'on veut) ne va pas sans une historicité naturelle et une historicité humaine avec lesquelles elle est en quelque sorte entrelacée : or une juste approche des réalités de l'histoire implique, si on veut en saisir le ou un sens, des analyses rigoureuses mettant en œuvre plusieurs paramètres : économiques, culturels, géopolitiques, personnels (caractères des acteurs, circonstances concrètes et singulières...). Le décryptage du sens de l'histoire ne peut pas se

4. Surtout *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte* [1679], Bruxelles, 1710.

5. La distinction entre ces deux versions est essentielle. Faute de la retenir, on en vient à dire que les philosophies de l'histoire ne sont que la sécularisation de la perspective chrétienne. Ainsi Karl Löwith, *Histoire et Salut. Les présupposés théologiques de la philosophie de l'histoire*, Gallimard, 2002 [1983]. Or ces présupposés relèvent d'un providentialisme tout à fait discutabile en perspective chrétienne.

6. Joseph de Maistre, *Considérations sur la France* [1797], PUF, « Quadrige », n° 113, 1989, p. 98.

7. Gaston Fessard, *L'histoire et ses trois niveaux d'historicité*, tome III, Aubier, 1966.

dispenser d'un tel travail, d'autant plus délicat et complexe qu'on a affaire à des événements collectifs massifs, profondément enracinés dans le passé. Ainsi, comment analyser les réactions actuelles anti-occidentales dans le monde musulman en omettant l'histoire du colonialisme, et même une histoire plus ancienne: croisades, pirateries, invasions diverses...? Ou encore est-il possible d'omettre la certitude chez les fidèles de l'islam que cette religion est la Révélation définitive et indépassable, durement confrontée à l'expérience historique d'une pétrification durable et impressionnante des sociétés musulmanes? Impossible donc d'écarter cette épaisseur historique pour s'en référer de manière immédiate à une volonté divine qui, en quelque sorte, se substituerait aux données sociohistoriques héritées du passé et relues, assumées et/ou déformées par les acteurs actuels.

Il faut d'ailleurs ajouter que la lecture dite « providentialiste » a l'immense inconvénient de ne guère respecter la transcendance divine et donc aussi son mystère. Le recours à Dieu dans ce providentialisme sert à justifier des institutions toutes humaines (monarchie chez Bossuet, acceptation modérée de 1789 chez Maistre), ou à faire plier des volontés devant des défaites. Ou encore, si l'on prend le cas actuel de l'islam, à entraver toute perspective critique sur cette religion (on ne parle pas ici de blasphème), alors qu'un tel travail interprétatif rigoureux s'imposerait sur des textes sacrés figés dans un littéralisme fermé à une approche herméneutique pourtant indispensable. Mais on se souvient aussi des discours providentialistes en 1940 pour ceux qui voyaient dans l'Occupation de la France par les nazis une leçon bénéfique à l'égard d'une nation qui avait oublié son héritage chrétien! Le malheur même était porteur d'une rénovation nationale et religieuse... Comment ne pas se soumettre à l'occupant devenu ainsi rédempteur?

Providence et signes des temps

Ces réflexions ne conduisent pas à rejeter l'idée de Providence, mais elles obligent à adopter franchement des perspectives proches de celles d'Augustin, tout en s'appuyant aussi sur la référence aux signes des temps, remise en honneur par le concile Vatican II⁸. Expression

8. Constitution pastorale sur *l'Église dans le monde de ce temps* (*Gaudium et Spes*), exposé préliminaire, § 1.

d'usage difficile lui aussi et qui appelle une herméneutique subtile et complexe des « temps » ; ce qui ne fut pas toujours fait par des théologiens hâtifs qui ont voulu voir dans des événements collectifs massifs, comme le socialisme ou le féminisme, de tels signes. On a alors affaire à une rechute dans les théologies providentialistes dénoncées plus haut avec toutes leurs ambiguïtés et leurs dangers.

Or un croyant peut et doit admettre que le Dieu vivant n'abandonne jamais ses créatures, mais qu'Il les assiste sur le mode gracieux et respectueux qui est celui d'un Dieu qui nous a faits libres et intelligents à son image et ressemblance. Ou encore que son Alliance en Jésus Christ est sans repentance, donc inébranlable ; mais qui dit « alliance » dit aussi partenariat, respect de la liberté des hommes. Dieu ne se substitue pas à nos libertés, mais Il cherche, comme un Père bienveillant, à les sauver quand elles se perdent, à leur ouvrir un avenir quand tout semble sans issue (par le pardon). Mais c'est en leur sein qu'Il agit (les deux amours d'Augustin), c'est en elles qu'Il suscite et confirme leur désir de justice, de paix, de compréhension mutuelle. Le Dieu provident appelle ses créatures à être providence envers elles-mêmes, selon une belle formule de saint Thomas d'Aquin ; Il ne se substitue pas à elles en travaillant en somme dans leur dos, ou sans elles.

Mais, revers de cette providence, ces créatures peuvent aussi opter pour le contraire (présence du péché ou de ce que l'Écriture appelle « le mystère d'iniquité »⁹), et donc engendrer le pire... Ici surgit cette aporie que rencontre toute théologie providentielle ou toute théodicée. Peut-on, doit-on justifier le mal ? Peut-on, doit-on l'attribuer en quelque sorte à Dieu même ? Cette ambivalence de toute action dans l'histoire, le tragique dans la vie des sociétés, la violence dont les hommes sont capables, font obstacle au providentialisme et ouvrent la voie à une approche subtile des faits et des événements toujours à double entente, porteurs du meilleur et/ou du pire ; ainsi des techniques et des sciences, ou des « progrès » dont nous sommes bénéficiaires tout en les redoutant, ainsi encore des religions qui peuvent engendrer le pire quand elles veulent s'imposer par la contrainte ou la pression collective ! Découvrir de quel sens est porteur l'événement ne va donc pas sans intelligence, aussi bien dans la vie collective que dans la vie personnelle. Et avec une intelligence qui ne se hâte pas de conclure et d'identifier sa cause à celle de Dieu.

9. Seconde épître aux Thessaloniciens 2,7-8. Voir aussi et surtout l'Apocalypse de Jean.

Impossible d'entrer dans les subtilités que réclamerait un traitement sérieux d'une telle objection de la présence de la violence dans l'histoire. Mais on doit admettre en effet, et la présence d'une violence

***Un regard croyant ne peut oublier
ni le bon grain ni l'ivraie***

toujours subtilement présente même au sein des institutions les plus vénérables (religions, États, nations), et notre impossibilité à lui conférer un sens, c'est-à-

dire une « explication » qui la réduirait à autre chose qu'elle-même. Un croyant doit confesser tout à la fois l'assistance de Dieu aux entreprises humaines, et la possibilité très réelle que celles-ci engendrent des violences meurtrières. L'intelligence de l'histoire nous oblige à admettre qu'il y a de la raison dans l'histoire, pour reprendre une formule à Hegel, mais que cette raison n'agit jamais ou ne se déchiffre jamais sans avoir à assumer aussi ce « mystère d'iniquité » qui s'attache à toute action humaine. Impossible donc de séparer le bon grain de l'ivraie. Cette impossibilité ne doit pourtant pas aboutir à conclure à l'absence de bon grain dans l'histoire des hommes. Un regard croyant ne peut oublier ni le bon grain ni l'ivraie, et bien se garder de les séparer en opérant ainsi une lecture faussement providentialiste des événements. Au fond, cette sagesse appelle à une juste prudence en tout diagnostic et donc en tout déchiffrement des réalités de l'histoire. Nous n'atteignons jamais le fond des choses, nous ne voyons jamais parfaitement clair dans la volonté de Dieu, nous ne pouvons pas non plus déchiffrer entièrement les mouvements qui traversent les destinées collectives et personnelles, mais nous pouvons cependant, et nous devons, sauf à s'enfoncer dans le fidéisme ou le nihilisme, tenter de lire notre actualité aussi bien personnelle que collective. La lire sans prétendre à un déchiffrement total et transparent.

C'est pourquoi le terme de « signes » mérite considération attentive. Dieu fait signe mais, comme tout signe, celui-ci demande à être déchiffré, il n'est pas de lui-même et en lui-même porteur d'un sens bien défini qu'on pourrait en quelque sorte dévoiler. Lire un signe, c'est d'abord être en éveil, car on peut ne pas voir de signes, ne pas être ouvert à ce qui surgit, ne rien attendre de la vie, se fermer à tout imprévu *a priori* dévalorisé. Simone Weil mettait l'attention parmi les vertus les plus fondamentales, attention qui requiert vigilance, écoute des événements en soi et dans les bruits du monde. Lire un signe, c'est aussi admettre que quelqu'un ou quelque chose interpelle, qu'un mes-

sage est livré, qu'une parole est adressée, donc que le signe n'est pas vain et vide. Nietzsche reconnaissait à quel point l'idée de Providence personnelle le tentait, justement au travers des événements les plus simples et les plus banals de la vie, comme si quelqu'un ou ce qu'il appelle parfois « le cher Hasard » lui adressait un message¹⁰... Mais, évidemment, si le signe appelle attention et déchiffrement, il appelle engagement, mobilisation de la volonté pour répondre à l'appel ou à ce qu'on en comprend; engagement réfléchi, pesé puisqu'il appelle déchiffrement (analyse des niveaux d'historicité et de la densité du réel) pour ne pas donner prise aux fondamentalismes qui croient voir dans les textes bibliques ou les événements de la vie la parole impérative de Dieu. Ainsi de l'Occupation en 1940 qui devait susciter, contre la collaboration, une résistance à l'égard d'une idéologie néfaste; sous l'apparence de la punition, il fallait pouvoir discerner à quoi une nation était provoquée... Encore fallait-il faire preuve d'un discernement spirituel et intellectuel qui a manqué à beaucoup.

Nous pouvons donc être déconcertés par le cours du monde actuel, avouer que nous avons peine à comprendre, notamment ce qui se passe sur la scène des islams ou avec la mondialisation. Nous ne devons pas pour autant renoncer à déchiffrer ces événements considérables avec toutes les ressources dont nous disposons. Et même, nous ne devons pas renoncer à admettre une pluralité d'approches, car l'histoire n'avance pas comme une armée bien ordonnée. Ce qui au premier abord paraît et est déconcertant peut préparer des renouveaux ou des réveils qui nous surprendront. Qui sait ce qui peut sortir des graves crises dans lesquelles se trouvent pris les islams, tout autant que la civilisation occidentale? Mais le déchiffrement de notre sort suppose aussi une espérance, donc une vue positive de l'histoire. Un chrétien en particulier ne peut pas se complaire dans les bruits des sirènes de la catastrophe ou prêter l'oreille aux « prophètes de malheur » qui nous voient déjà plongés dans la barbarie. Pas non plus s'accorder avec l'image proposée par Ludwig Wittgenstein, celle d'une humanité semblable à une mouche enfermée dans une bouteille. Cette complaisance avec l'enfermement et le mal alimente les manichéismes, tentations des temps troublés où la violence semble

10. *Le Gai Savoir*, § 277, « Providence personnelle ». Et cette confiance dans une lettre à Franz Overbeck (5 juin 1882): « Je me sou mets avec fatalisme à "la volonté de Dieu" - j'appelle cela *amor fati* - au point de pouvoir me jeter dans la gueule du loup, sans parler du reste », in *Correspondance*, tome IV, Gallimard, 2015, lettre 236, p. 204.

seule maîtresse du terrain. Après tout, si quelqu'un croit encore à un grand récit, c'est bien le lecteur de la Bible (il attend la venue de la Jérusalem céleste) et un pratiquant de la liturgie catholique (nous proclamons qu'Il vient maintenant et qu'Il viendra parce qu'Il est déjà venu). Une telle espérance n'est pas béate ; comme disait Emmanuel Mounier dont il conviendrait de relire l'étonnante et toujours actuelle *Petit peur du XX^e siècle* (1959), il s'agit d'un optimisme tragique, donc d'une attente éclairée et modeste, qui traverse l'épreuve et le silence de Dieu. L'attente ou l'espérance dont il est question n'est pas un quiétisme désarmé, ignorant des convulsions actuelles. Il s'agit plutôt de « résister » à la tentation manichéenne et au désespoir. Donc de tenter de penser les multiples ouvertures de l'actualité, en mobilisant intelligence et courage.

Car un autre bénéfice de l'idée de signes des temps tient dans le fait qu'elle respecte le mystère de Dieu : Il fait signe, certes, mais c'est à nous de déchiffrer à nos risques et périls. Reste ouverte l'histoire et donc, en ce sens, la volonté de Dieu nous demeure toujours voilée, ou en attente. L'histoire garde toujours un fond de mystère, aussi bien l'histoire collective que celle de nos existences personnelles. Il est heureux qu'il en soit ainsi : voilà qui évite les providentialismes clos, les philosophies de l'histoire bouclées, incapables de s'ouvrir à l'imprévu, à l'imprévisible, à l'Inconnu. Car Dieu reste aussi l'Inconnu, sa volonté n'est pas en tout point déchiffrable, son silence peut parler plus que des mots. Il a parlé une fois pour toutes en Jésus Christ, comme l'a si bien dit saint Jean de la Croix, mystère de mort et de résurrection qui nous dit le premier et le dernier mot d'une Alliance qui ne peut pas faillir. Ce qui ne ruine pas l'idée de Providence, si celle-ci reste, comme il convient, habitée par un juste sens de la transcendance divine. Peut-on s'inspirer du poète¹¹ quand il écrit à propos des peintres du Quattrocento qu'ils ont « illuminé la durée mortelle d'un éclair de liberté divine » ? Et donc prêter attention à cet éclair, ce signe de la liberté divine dans l'épaisseur de l'histoire des hommes.

Paul VALADIER

11. Yves Bonnefoy, *L'improbable*, Gallimard, « Folio Essais », n° 203, 1992, p. 73.